

La colline

L'automne lentement coulait dans ses veines, analgésique à souhait.

Cet endroit-là était sa fumerie, les tracas et les peines y perdaient de leur acuité aux premières feuilles rousses.

Chaque année, à la fin septembre, quand la campagne s'engourdissait sous un soleil tiède et la brièveté des saisons s'imposait au regard, ses pas le dirigeaient au sommet de la colline.

Quelques kilomètres à parcourir en voiture puis une marche d'un quart d'heure par un chemin sinueux et escarpé où le promeneur se tordait les chevilles et déclenchait des cascades de cailloux avec ses talons.

À l'arrivée, ce bonheur renouvelé de contempler un vaste paysage marqueté de prés, de vignes et de vergers, superbement façonné par des générations d'agriculteurs dont les fermes éparses racontaient leur courage et leur humilité. Subtil rehaut de ces toits rougeâtres... En mémoire, la vision proprette

de la vie champêtre qu'offraient les grandes affiches murales dans sa classe de CM2.

Une sonnerie distincte, un clocher caché par des pins, une brise suave et, délicieusement capiteuse, l'odeur du raisin fermentant dans la cave coopérative en contrebas.

Curieux tamisage d'informations par des sens en alerte malgré lui.

Sans doute la rumeur du village montait-elle et la résine devait embaumer l'air...

En semaine, le lieu était solitaire. Un flâneur pouvait méditer à son aise ou laisser ses souvenirs respirer librement.

Lui aimait s'asseoir confortablement au pied d'un arbre, le dos contre le tronc, les jambes étendues.

Plus surpris qu'apeurés, les passereaux s'égaillaient pour revenir l'instant d'après dans les frondaisons. Indicible sentiment d'harmonie donné par leur pépiement, qu'il lui était facile de rester immobile une ou deux heures, enfin délivré de sa bougeotte.

Au loin, on brûlait des branchages. Courbure des volutes de fumée grise, dérive des nuages blancs,

ces discrètes mouvances participaient à la magie du moment. Agréable sensation d'être un ruisseau tranquille, fine perception des vérités premières de la petitesse de l'individu et de l'écoulement du temps...

Ses croyances et ses convictions y trouvaient leur compte.

Combien de fois son père l'avait-il invité à scruter le ciel à la nuit tombée, à partager son étonnement devant l'immensité! Et, s'il ne lui avait pas transmis sa passion pour l'astronomie, du moins lui avait-il inculqué le goût de la spéculation métaphysique. « Mon fils, selon Pascal, l'homme est un *roseau pensant; poussière d'étoile* est une définition aussi juste et aussi belle... »

Pour rien au monde il n'aurait sacrifié sa quête annuelle à toute autre entreprise, lui qui aimait cheminer sur les cordes tendues du mystère et de l'espérance, le cœur le plus souvent revêtu de la robe de bure.

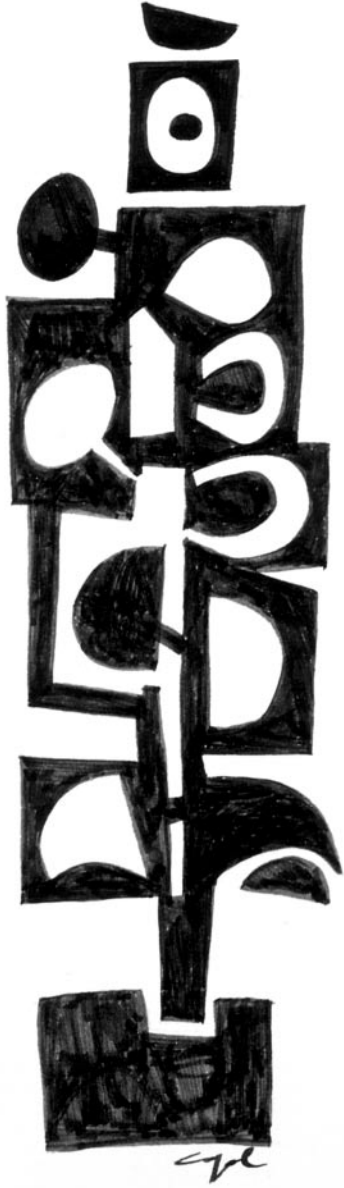
À intervalles réguliers, le submergeait une vague de torpeur qui, en se retirant, laissait pour divin dépôt modestie et sérénité.

Colline miraculeuse. Arrivé las et désillusionné, il pouvait alors repartir dépollué vers le labyrinthe

Poèmes

Montfavet, 23 décembre 1979

Les larmes mauves des glycines
Coulent le long de la tonnelle.
La nostalgie est éternelle,
Rides que l'eau lente dessine...



P. Cayol: *Liseron*; encre

Avignon

La brise embouche les liserons,
Amours déçus, peines anciennes,
S'en vont un instant puis reviennent,
Bonheurs égarés tournent en rond.
La brise embouche les liserons...

Avignon

Mûres noires au goût d'automne,
Égratignures sur les mains,
Les jours ronceux ne pardonnent
Bonheurs grappillés en chemin.